

un lui-même. Sauf que maintenant le choix se portait forcément sur les affaires neuves.

Neuves, façon de parler: le pull rouge, c'est elle qui le lui a tricoté quand elle était enceinte du garçon il y a trois ans. Le tricot havane, celui qu'il aime bien, a un an de plus. Acheté par Giovanna au marché américain, à Latina, où on écoute au détail les ballots de frifes qui continuent d'arriver des États-Unis comme dans l'après-guerre.

«Allez, si ça se trouve c'est la dernière semaine où tu travailles de nuit», a dit Giovanna dans un rire en lui renvoyant le pull. Et lui, résigné, a commencé de s'habiller.

Cette nuit-là a été une sale nuit. Non seulement froide, mais venteuse. Et le Délégué de l'équipe qui débrayait attendait Benassa à la pointeuse: «Les radoteurs marchent pas. J'ai gueulé à la Section, mais on m'a pas entendu. Maintenant c'est toi qui vois.

— C'est ça, je vois la Vierge de Medjugorje.» Pourtant, il a averti le Chef qu'il serait un peu en retard et s'est précipité à la chaufferie. «Y a moins de onze degrés. Vous voulez allumer le chauffage, oui ou non?»

Le chauffagiste bondissait d'un mur à l'autre. «Primo, j'en ai pas reçu l'ordre. Deuzio, cet appareil est cassé, cet autre aussi, ce troisième est bouché, ce quatrième itou. C'est déjà bien beau que je vous donne assez de vapeur pour les machines.» Il n'arrêtait pas. Et Benassa a baissé les bras.

À l'atelier aussi on l'attendait: «On se les caille. Chaque année, c'est pareil.» En effet, pas une fois le froid n'a trouvé les aérothermes prêts à démarrer. Il a toujours gagné par abandon. Même si l'Entreprise

dépense de l'argent en entretien, on doit toujours attendre le mois de décembre pour voir la chaudière marcher. Novembre s'envole entièrement en réparations diverses. Et de toute façon, pour l'allumage il faut compter une heure de grève. C'est la règle.

Une fois les gens défoulés, le Chef d'équipe a envoyé Benassa et Massimo au granulateur du hangar numéro Un.

Cette histoire — ne pas avoir de poste fixe, changer de travail tous les jours, genre bouche-trou — a commencé pour Benassa le jour où Cesare s'est mis en préretraite. Avant, on adjoignait toujours le premier au second en tant qu'aide, à la Conique du hangar numéro Quatre. Ça évitait d'avoir à reformer deux équipes quand ils devaient s'absenter pour les réunions.

Maigre et de taille moyenne, Cesare avait le nez et le visage effilés. Ses bras, eux, n'étaient que du muscle, y compris après la cinquantaine. Il avait l'air silencieux, mais quand il se déplaçait on aurait dit un ressort. Par contre, il parlait d'une voix lente, traînante et monotone. Et ça, pendant des heures. Il avait les cheveux tout blancs, épais et longs, qu'il ramenait souvent en arrière en laissant une mèche lui tomber sur le front.

C'était un camarade du tonnerre. Peut-être un peu rustre. Pas selon le dictionnaire, mais dans l'acception de la «rustrie» spécifique aux monts Lepini: un amalgame d'entêtement, d'agressivité et de besoin de provoquer. Au fond, c'était une pâte.

Un jour, plus ou moins en 1979, on organisa des pourparlers à l'Hôtel Jolly, un hôtel de luxe en acier et verre au centre de Rome. *In illo tempore* — comme

le disait le père Renato —, on était dix-huit à agir de concert, un pour tous et tous pour un, sans distinction de syndicat ni de parti. Avec le temps, cet esprit s'est perdu sous les bombardements du Syndicat.

Chaque fois, ou presque, qu'on avait une réunion à Rome, on allait en voiture jusqu'au quartier de l'Eur, à moins de une heure de l'usine, puis on prenait le métro. Avant le départ, c'était immanquablement la pagaille pour choisir les véhicules. Car la CISL était le seul syndicat à rembourser tout de suite les frais d'essence à ses membres. La UIL et la CGIL ne rembouraient que dalle, ou alors vous faisiez attendre pendant des mois. Le bordel recommençait dans le métro et s'amplifiait à destination.

Mais ce jour-là, l'hôtel était vraiment très luxueux et tout le monde s'efforçait de se tenir tranquille.

À notre arrivée, les autres Comités syndicaux du Groupe étaient déjà sur place: quatorze établissements dans toute l'Italie pour deux mille cinq cents employés. On était donc une centaine de Délégués, ainsi que les divers permanents CGIL-CISL-UIL.

Il y avait là une dizaine de rangées de chaises et même plus, bien alignées, séparées au milieu par un couloir. Comme au cinéma.

Un peu à l'écart de l'auditoire se trouvait une table extrêmement longue. L'Entreprise s'assit derrière. Une flopée de Cadres. Et les « nôtres » en face, nous tournant le dos: le secrétariat national des travailleurs du secteur chimique.

Le Patron commence. Le Directeur adjoint complète son discours. Puis synthèse des deux par le Chef du personnel. Quarante minutes.

Dans l'Assemblée, silence. En attendant la contre-attaque. Enfin, les Rois mages de la FULC¹ démarrent. Quarante-cinq minutes.

L'Entreprise répond, avec relance du Directeur adjoint: «La restructuration pose toujours des problèmes. La commande du Qatar. Les "déséconomies" des nouveaux sites. Le laminier ne décolle pas encore.» Vingt-trois minutes. «Mais nous y arrivons... et maintenant, notre ingénieur, M. Serrelli, va vous présenter la situation à l'aide de données et de chiffres précis.»

L'ingénieur en était aux premières armes en matière de pourparlers de cette ampleur. Il chuchotait presque. Énumérant des chiffres peut-être intéressants. Mais on n'entendait vraiment rien.

Benassa et moi étions assis au quatrième rang. Devant nous, Cesare. Qui s'était montré irréprochable jusqu'à cet instant-là: attentif, immobile, le torse bombé, comme s'il se tenait devant le Politburo.

Serrelli continuait de la même voix faible. Comme les curés de campagne autrefois quand ils disaient la messe à la pièce: on n'entendait que la musique des prières, sans comprendre les paroles.

Cesare perdit patience: «Plus fort!»

Serrelli enragea. «Je ne peux pas parler plus fort!»

Cesare bondit sur ses pieds et s'écria: «Alors qu'est-ce que t'es venu foutre ici? T'aurais mieux fait de rester chez toi!» En agitant la main à hauteur de la poitrine, les doigts joints.

1. Federazione Unitaria Lavoratori Chimici, Federazione nazionale des travailleurs du secteur chimique. (*Note de l'Auteur.*)

La soulever, la transporter sur le berceau, l'y installer. Resserrer les mâchoires, descendre de la Conique et desserrer les freins. Lui faire effectuer un tiers de tour et passer à l'autre berceau.

Les opérations de chargement s'accomplissent à deux. Muni d'une manivelle, l'aide est censé serrer et écarter les mâchoires du berceau. À la force de ses bras. Le Chef mécanicien, lui, manœuvre le pont roulant. Il doit être capable de soulever la bobine du peu qu'il faut pour la placer au bon endroit, un point neutre où elle n'est pas en contact avec les pivots. Si elle touche, ne serait-ce que légèrement, en un seul endroit, elle lui fait porter tout son poids. Et l'aide a alors besoin de la force de King Kong pour actionner à fond la manivelle, tout serrer ou desserrer comme il faut.

Cette opération s'effectue en l'air. Sur des berceaux tremblants, à environ cinq mètres du sol.

Quand il travaillait en équipe avec Cesare, Benassa était tranquille. Car Cesare maintenait toujours les bobines en suspens au bon endroit avec le pont roulant. Benassa tournait la manivelle comme si c'était du beurre, et les pivots lui obéissaient à la voix.

En outre, Cesare commandait du sol le pont roulant. Il ne grimpait sur la Conique qu'après avoir ôté la bobine du berceau. Et n'avait pas besoin de la guider manuellement dans la descente. D'autres, par contre, étaient toujours perchés au sommet de la machine. Pareils à des bouquetins. Essayant de diriger avec leurs mains la bobine pendue aux câbles qui se balançaient et heurtaient les berceaux. Un balancement de sept tonnes. Dont les vibrations parvenaient jusqu'à la Direction.

C'était vraiment un artiste. Ses «jonctions» – qui permettent de raccorder le bout d'un câble et l'extrémité d'un autre afin de ne pas interrompre le dévidage – n'auraient pas détonné au Musée d'art moderne de New York. Il était précis, prévoyant et méthodique. Il paraissait lent. Mais il était rapide à la détente. Et avait toujours un plan quand il agissait ou faisait ne serait-ce qu'un pas. Tous ses gestes étaient calculés. À la fin de chaque intervention, il assenait une tape à l'acier de la Conique et ricanait – «Hé, hé, hé» – en échangeant un regard avec Benassa.

Cesare avait été un des premiers à entrer chez Supercavi. En 1963. Les hangars venaient juste d'être installés. Et la luzerne que l'agriculteur avait semée l'année précédente, quand il n'y avait là que des champs, poussait encore sur le sol. Mais le soleil n'atteignait plus le creux des petits fossés de drainage, obstrué par des kilomètres d'Eternit.

Puis des camions et des camions de pierres se pressèrent. Avant même qu'elles aient été déchargées, les bulldozers les avaient déjà étalées et les compresses tassées. On les recouvrit à toute allure de treillis composés de tiges en fer de douze millimètres de diamètre. Et les camions bétonnières – on n'en avait encore jamais vus à Latina – déversèrent des avalanches de ciment.

En un clin d'œil, tandis que Cesare et quelques autres entassaient les caisses en provenance du Nord, on coula du béton sur le sol de tous les hangars. Cinquante mille mètres carrés. «Je n'arrive toujours pas à croire qu'à l'emplacement du numéro Quinze on récoltait du blé un an plus tôt, racontait Cesare

à Benassa au pied de la Conique. Et que trente ans avant, quand il n'y avait que des marais, mon père y chassait. Incroyable, le progrès.»

Cesare n'était pas né dans l'intention d'être ouvrier. En vérité, aujourd'hui encore il se croit paysan. Sa famille était originaire de Ceccano. Son père était venu à l'occasion de la bonification des marais creuser des canaux avec l'œuvre des combattants¹. Il était resté là, en tant que fermier de l'Œuvre. Quand il démissionna, on lui attribua un petit domaine dans la commune de Pontinia.

«C'était un bon père, disait Cesare. Il ne nous a jamais fait manquer de pain, de taloches ni de lait. Non, pas un seul soir.» Nous autres, on ne l'a connu qu'après sa mort, à son enterrement, à Priverno. C'était un tout petit vieux, car il avait rétréci au fil des ans. La veille encore il se portait bien et se débrouillait tout seul. Il s'est éteint une nuit dans son sommeil, chez un de ses enfants.

Le jour où nous le conduisîmes à l'église tout en pierre et à moitié démolie, un vent froid vous transperçait jusqu'aux os. On le déposa par terre, devant l'autel. Et il demeura là pendant des heures, parce que le curé ne se décidait pas à arriver. Ses enfants s'étaient disposés autour de lui. Plus ou moins maigres, plus ou moins robustes. Mais tous semblables à Cesare. Le cheveu épais et blanc, les mains calleuses, le visage ridé. Ils versaient quelques larmes qu'ils essayaient à la dérobée.

1. Organisme fondé pendant la Première Guerre mondiale pour réinsérer les combattants et aider les invalides. Mussolini lui confia les travaux de bonification des marais Pontins.

Au bout de deux heures, Benassa et moi approchâmes et demandâmes à Cesare: «Tu veux qu'on te l'amène de force, ce curé?»

— Non, c'est inutile. Il viendra quand ça l'arrangera. De toute façon, mon père n'était déjà pas pressé de son vivant.»

Tant qu'il en a eu la possibilité, Cesare est resté chez lui, car il aimait le labeur de la terre. Mais sa famille était nombreuse. Trop nombreuse pour vivre d'un seul domaine.

Il quitta Pontinia à la recherche d'un emploi. Se maria et s'installa à Latina. Changea deux ou trois fois de métier. Au début, il allait à Rome avec les équipes d'ouvriers colleurs de chaux. Il travaillait comme manoeuvre au malaxeur: «Je passais toute la journée à pelleter de la pouzzolane, ce qui m'a rapidement épuisé. On ne m'envoyait jamais dans les appartements, sur le chantier, chauler les murs. J'étais juste censé malaxer la chaux. J'en pouvais plus.»

Il devint ensuite boulanger. Il aimait pétrir la pâte, cuire le pain, le défourner. La farine sentait bon. Et se voir tout blanc l'amusait. Ce n'était pas la même chose qu'être paysan, mais ça y ressemblait un peu. «Hélas, il fallait travailler la nuit.»

En trente ans, il n'a jamais pu s'habituer au travail de nuit. «En admettant que ce soit vrai, qu'un jour Quelqu'un a créé ce monde, une chose en tout cas est certaine: il a créé le jour pour travailler et la nuit pour dormir.»

Le problème le plus grave, c'était que son envie de dormir disparaissait dès qu'il se couchait le matin. Et ne revenait que le soir, au moment de reprendre

le collier. Il souffrait toutes les peines de l'enfer dans son lit, tournant et retournant son oreiller, froissant ses draps. Pour ne dormir que deux ou trois heures.

Et puis, il gagnait une misère dans la boulangerie. C'est ainsi qu'il se présenta chez Supercavi. Un copain de Pontinia entré dans la brigade mobile l'y avait envoyé.

Le fatidique premier matin, Cesare assura à sa femme: « Tu peux être tranquille maintenant. C'est une grosse usine, les Patrons sont bourrés de fric. Et le boulot est assuré pour les siècles des siècles. C'est là que je vieillirai.

— Et si on te fait travailler la nuit ?

— Sur la quantité d'ouvriers qu'il y aura, tu ne veux tout de même pas qu'on me mette dans l'équipe de nuit, moi qui suis recommandé par la police ? »

Au début, c'était la pagaille. Les Contremaîtres débarquaient au compte-gouttes, un ou deux par jour. Les ordres et les contrordres se succédaient.

La maison mère de l'usine se trouvait à Gênes. De Gênes provenaient donc les Cadres, les Chefs et les Sous-Chefs censés faire décoller l'établissement en formant les ouvriers, etc.

La main-d'œuvre, en revanche — plus ou moins une cinquantaine d'individus —, était locale. Les ouvriers avaient pour tâche de décharger l'équipement convoyé par des camions. Ils déballaient les caisses et les distribuaient aux ateliers, au fur et mesure que ceux-ci étaient achevés. On recevait de tout: des simples vis jusqu'à des machines entières en passant par des pinces, des gommages ou des engrenages.

Pendant ce temps les ouvriers bavardaient. Ils racontaient qu'il y aurait un tas d'ateliers et que dans chacun les horaires seraient différents. Le hangar numéro Seize, où ils travaillaient maintenant — et qui possédait un seul mur, alors que les trois autres en étaient privés de façon à faciliter le va-et-vient des chariots et des poids lourds —, était censé héberger l'entrepôt Expéditions, où il n'y aurait que deux équipes, l'une de six à quatorze heures, l'autre de quatorze à vingt-deux heures. Cesare souhaitait y rester.

Dans le chaos originel, il se débrouillait bien. Il parvenait à organiser également le travail de ses camarades. Effectuer au mieux les tâches dont il était chargé constituait chez lui un trait de caractère. De surcroît, il aspirait à être bien considéré, afin de rester justement aux Expéditions. Le fait est qu'il devint sympathique à Serrelli. Lequel non seulement appréciait son rendement, mais trouvait amusantes ses blagues et sa façon de parler.

M. Serrelli est un type qui sait vivre. Aujourd'hui encore on le fournit en œufs ou en tomes de pays. Gratis. À l'époque, il renvoyait l'ascenseur sous forme de qualifications. On ignore s'il est vraiment ingénieur. Ou juste technicien. Mais il a fait carrière.

Il s'adapta tout de suite à son nouvel environnement. Ou vice versa.

Les autres Génois restaient entre eux à la sortie de l'usine. Ils regagnaient ensemble l'Hôtel Italia, mangeaient à la même table, faisaient un tour sur la place publique. Ou remplissaient le balcon du cinéma Corso. Après quoi ils retournaient à l'hôtel jouer au billard. Ou bavarder en dialecte sur les canapés du